

Témoigner des camps

Entretien avec Violette Jacquet

Violette Jacquet-Silberstein est née en 1925 en Roumanie. Elle a cinq ans lorsque sa famille immigre en France, au Havre. C'est dans cette ville qu'elle passe son adolescence. En 1942, la famille Silberstein quitte Le Havre pour Paris. La rafle du Vel d'Hiv pousse les Silberstein à chercher un refuge hors de la capitale. Ils pensent le trouver à Lille où la famille s'installe. Ils y sont pourtant dénoncés, arrêtés et envoyés à Malines puis à Auschwitz. Violette a dix-huit ans. Séparée de son père dès son arrivée au camp, elle suppose qu'il a été gazé. Elle sait que sa mère a été tout de suite sélectionnée pour la chambre à gaz. Violette, elle, entre dans le camp. Parce qu'elle sait jouer du violon, elle est affectée à l'orchestre. Elle ne cesse aujourd'hui de répéter que ça a été sa chance. D'Auschwitz, elle est transférée en 1944 à Bergen-Belsen. Elle et ses compagnes d'infortune y sont libérées en avril 1945 par les Britanniques. Après-guerre Violette prend son temps avant de recréer une famille. Elle a deux enfants. Elle devient chanteuse de cabaret et ouvre son restaurant à Toulon. Des années plus tard, Violette se met à témoigner dans des collèges et des lycées. Son témoignage a été recueilli par la *Fortunoff Video Archives for Holocaust testimonies* de l'université de Yale et la *Shoah Foundation Institute for Visual History and Education*, plus communément appelée la Fondation Spielberg, ou encore dans le film de Patrick Rotman, *Les survivants*. C'est dans son appartement du 19ème arrondissement, un porte-cigarette à la main, qu'elle nous parle, de sa voix un peu rauque, du témoignage.

A partir de quel moment avez-vous pensé témoigner ?
Cela a-t-il commencé dès l'époque de votre déportation ?

Absolument. On était toutes décidées à raconter cette histoire épouvantable dans la mesure où on en sortirait, chose qui n'était pas du tout évidente. On savait très bien qu'on se levait le matin sans savoir si le soir on allait se recoucher dans le même endroit : si, par n'importe quelle idée folle d'un SS, nous n'allions pas nous retrouver dans la chambre à gaz.

Mais on en parlait quand même. On disait qu'en rentrant il fallait faire connaître au monde ce que nous étions en train de vivre. Pas forcément sous la forme de témoignages oraux comme maintenant, plutôt sous celle d'écrits, d'interviews et d'articles dans les journaux.

Mais ça semblait n'intéresser personne.



Comme les Français avaient souffert de la faim, de l'éloignement d'un mari ou d'un frère prisonnier, de l'angoisse d'une sœur dans la Résistance, etc., ils n'étaient pas prêts à écouter les souffrances infiniment plus douloureuses de ceux qui rentraient de déportation. Et puis certains n'y ont pas cru non plus, c'était... c'était incroyable. Certains disaient « on s'en fout ».

Il a fallu du temps pour que les Français se posent des questions. Lorsque nous sommes arrivés, il y avait en même temps les prisonniers et les STO qui arrivaient, nous étions une minorité mais les gens ne savaient pas qu'il n'y avait que 3% des Juifs déportés qui étaient rentrés.

Aviez-vous anticipé le fait que personne n'allait vous croire ni vous écouter ?

On n'a absolument pas cru ça. On a cru au contraire qu'on allait être accueillis bras ouverts avec toute la compassion possible et imaginable. Ça a été le cas pour nos parents et nos amis proches. Mais pour les autres, ça a été une déception totale et à partir de ce moment-là on s'est tus. Ça servait à quoi de parler aux gens du moment qu'ils n'avaient pas envie de vous entendre ?

Comment cela s'est-il manifesté ?

Après la Libération, quand je rentre au Havre, une de mes amies d'enfance organise une après-midi, genre boum. On était tous des jeunes entre 18 et 20 ans. Je venais de rentrer alors je parlais, sans qu'on me le demande, je racontais à tout le monde tant j'avais envie de faire savoir. À un moment, un jeune homme s'approche de moi et me dit : « Arrête. Ce n'est plus supportable. ». Je me suis arrêtée et plus jamais je n'ai parlé sans qu'on m'interroge.

Qu'entendait-il par : « C'est insupportable » ?

C'était trop, il ne pouvait pas en entendre davantage, ça le rendait malade. Ce n'était pas dans le sens « Ferme ta gueule parce que j'ai envie de rigoler », c'était dans le sens, c'est trop... peut-être aussi n'y croyait-il pas.

A partir de ce moment, j'attendais donc qu'on m'interroge. Et là, il y a eu cette ambiguïté : quand les gens n'osent pas

interroger pour ne pas vous faire de mal, pour ne pas vous faire revivre les moments les plus difficiles. De plus, je sentais qu'on n'était pas très curieux et qu'on ne posait pas trop de questions.

Vous rappelez-vous de la première fois où vous avez raconté votre expérience ?

La première fois, ce fut au Lutétia. On nous interrogeait sur les lieux de nos détentions et la façon dont on vivait. Il y avait un certain contrôle parce que certains se sont arrogés le titre de déporté alors qu'ils ne l'étaient pas. Après je suis sortie de là et j'ai été trouver des amis de mes parents qui n'étaient pas Juifs et qui m'ont accueillie. J'ai pu leur raconter que mon père était mort là-bas sans que je sache dans quelles circonstances. Ma mère, j'ai su parce que j'étais là quand elle est montée sur le camion. Ceux-là m'ont écoutée.

Après avoir décidé de vous taire, suite à ce que vous avait dit ce garçon, quand est-ce que vous avez parlé pour la première fois publiquement ?

J'ai commencé par écrire un texte mis en chanson car j'étais chanteuse. Ce texte, je l'ai écrit en 1970. Mais pour moi aussi il a fallu que les choses se casent, se clarifient dans ma tête.

J'ai eu la chance d'avoir des enfants tard : ma fille est née en 1961 et mon fils en 1963. Ainsi j'avais eu le temps de « sortir » du camp. Je ne suis pas sûre que mes amies qui se sont mariées tôt aient vraiment eu le temps d'en sortir. Elles ont été très maladroites vis-à-vis de leurs enfants dans leur témoignage et souvent elles ne leur en parlaient pas du tout. Ce qui faisait qu'ils imaginaient des choses qui n'existaient pas et qu'ils se sentaient rejetés puisqu'on ne leur faisait pas confiance. Le fils d'une de mes amies est venu me trouver un jour en me demandant : « Parlez-moi de ma mère... comment elle était au camp ? Comment ça se passait ? Parce qu'elle n'a jamais rien dit. » Il était frustré. Forte de cette expérience, j'ai commencé à raconter aux enfants dès que ça a été possible. Par rapport à mon fils je crois que ça a été bénéfique, ça a été bien... par rapport à ma fille, elle est très concernée, très perturbée.



Comment leur en parliez-vous au fil des années ?

D'abord, ça a été le numéro sur le bras. Je leur ai dit que c'était la guerre. J'ai commencé par ma fille parce qu'elle était l'aînée de deux ans. Elle me demandait pour ses grands-parents : « Et ta maman et ton papa ? » Il y avait fort heureusement à l'époque le feuilleton *Thierry La Fronde*. Alors, je lui dis : « Tu aimes bien Thierry la Fronde et tu sais qu'il lutte pour que les Anglais quittent la France parce que, etc. » Je lui

ai dit qu'il y avait une période où c'étaient les Allemands qui étaient venus en France et qu'ils avaient pris des gens pour partie du lot. C'était une première explication. Je n'allais pas au-delà. « Et moi je suis restée en vie mais on m'a mis ce tatouage pour que je ne puisse pas m'évader. » Voilà. Ça s'est passé comme ça. Petit à petit, j'évoquais des choses, pas les plus terribles, jusqu'au jour où ils ont tout su.

Par vous?

Oui, par moi. A l'école, il n'en était pas question.

Quand en avez-vous parlé à votre époux et que lui avez-vous raconté ?

Tout de suite. Je lui ai raconté à lui. C'était un homme... Il était de gauche, déjà un bon point. Et puis il était très intéressé, très impressionné. Il m'a posé beaucoup de questions et bien évidemment je lui ai répondu, je lui ai parlé de tout ce que j'avais vécu. Il était parfaitement au courant de tout ça.

Quand avez-vous commencé à témoigner dans les écoles ?

Cela fait douze ans. J'ai une amie qui faisait des témoignages en Belgique, dans les écoles, collèges et lycées. Elle avait parlé de moi à Bulawko [ancien déporté, président de l'Union des déportés d'Auschwitz, n.d.l.r.], je lui avais dit que j'étais disposée à faire ça. Bulawko me téléphone. Je lui dis que je vais témoigner en ne cachant rien mais pas dans le drame uniquement, en faisant respirer les choses de manière à ce que les enfants puissent comprendre qu'on

n'était pas la journée entière la tête dans les mains en train de pleurer. Celles qui étaient comme ça ne sont pas revenues. Et puis je lui dis que pendant ma déportation, mon fantasme c'était une pomme. Il s'est mis à hurler au bout du fil : « Comment ? Une pomme ! Mais c'est de pain dont nous avons besoin, pas d'une pomme. » Je n'avais pas parlé de caviar ou de foie gras, j'avais parlé d'une pomme. C'était ça mon fantasme. Il a été tellement violent que j'ai raccroché.

Par la suite, une de mes amies qui était professeur m'avait dit qu'un jour elle avait eu la visite de deux messieurs déportés. « Ils ont été tellement chiants que la moitié de la classe

dormait. » C'est alors que j'ai commencé à témoigner. Par la bouche à oreille, les professeurs ont commencé à me demander d'intervenir.

Vous qui étiez enfant dans les années trente vous rappelez-vous des témoignages des combattants de la Première Guerre mondiale ?

Je me souviens très bien d'hommes d'un certain âge qui évoquaient le chemin des Dames et Verdun et qu'on trouvait ça assez rasoir... C'est aussi en cela, je crois, que j'essaie de donner à mon témoignage une coloration d'évocation vivante

et pas axé uniquement sur la boue, les rats qui couraient à droite et à gauche et tout ça. Ça m'a servi de leçon. En attendant, peut-être que certaines personnes en écoutant mon témoignage le trouveront trop futile

Comment le racontez-vous ?

Mon témoignage se passe en deux temps : un exposé d'une heure et puis des questions auxquelles je réponds. Et je fais la part des choses. Je donne au dur toute son importance et je vous jure que je raconte comment au bout

de trois heures de mon arrivée au camp, j'ai su que ma mère était montée sur le camion et qu'une femme m'a montré la cheminée en me disant quand je lui demandais où étaient les femmes qui étaient montées sur le camion. Elle me montre la cheminée, elle me dit : « Elles sont là. » Alors je lui dis : « Elles sont déjà dans une usine, elles travaillent. » Elle me dit : « Non, elles sont dans une usine de mort et ta mère doit être dans cette fumée ». Mais, vous ne croyez pas que les enfants reçoivent un coup de poing dans l'estomac.

Un jour, un gamin est venu me trouver à la fin de mon témoignage et m'a posé la main sur l'épaule, il était derrière moi



et il me dit : « Madame, je suis désolé pour votre maman. » Qu'est-ce que c'était joli ! Il n'a pas dit : « J'ai de la peine pour vous et votre mère. » J'en ai encore la chair de poule.

Je ne néglige rien mais je ne tiens pas à ce que mon témoignage soit vraiment... l'horreur et le négatif total. Je ne le veux pas ! Les enfants me le disent dans leurs lettres : « C'est formidable que vous ayez encore cette énergie. » Si je ne l'avais pas eue, je ne serais pas là. Toute mon énergie et ma volonté d'être encore utile à quelque chose, je les rassemble pour les moments où je vais témoigner. Je trouve ça bien que dans les moments les plus horribles, on puisse quand même sortir de soi et de ses problèmes. De temps en temps, ils doivent aussi penser à leurs problèmes en se disant : « Ce n'est rien à côté de ce qu'ont vécu ces gens. » Je vous assure que je ne leur fais cadeau de rien.

Il y a eu une chose que je tiens à vous raconter. J'étais depuis quinze jours dans l'orchestre avec un flegmon dans le bras et on m'emmène à l'hôpital, au Revier. Quand je suis rentrée de là, je devais peser quelque chose comme trente trois kilos, j'étais très faible. Je ne tenais pas sur mes jambes. Je suis ressortie de l'hôpital le 4 novembre, c'était la date de l'anniversaire de mariage de mes parents. J'ai eu une attitude très négative, je pleurais beaucoup, j'étais souffreteuse. Une amie est venue me trouver en me disant : « C'est pas possible, tu ne peux pas être comme tu es, nous avons tous notre lot de chagrins, de douleurs et de souffrances. Arrête de gémir, arrête de pleurer, reprends le dessus ! » C'était très juste ce qu'elle me disait. Je l'ai tellement bien compris que, du coup, j'étais devenue le pitre et je remémorais à tous des histoires drôles.

Quand vous témoignez, vous témoignez pour ceux qui sont entrés dans le camp. Mais la spécificité d'Auschwitz, c'est l'extermination massive. Et ça, ça ne peut pas être vivant.

Bien sûr que non. Ce qui est vivant c'est la juxtaposition d'éléments absolument horribles et de cette volonté de vivre qu'on peut avoir quand on a dix-huit ans quelles que soient les conditions.

Vous parlez vraiment de tout ?

Il y a peut-être des choses... en tout cas, je ne sais pas quoi. Je ne me dis pas : « Tiens, cette chose là, je ne la dirai jamais. » Je ne crois pas.

Evidemment, chacun de nous a vécu une histoire particulière, parce que chacun de nous a sa propre personnalité. Mais les faits sont les faits, tout ce qui est arrivé au camp est connu, archi-connu : les sélections sont les sélections, la chambre à gaz, les appels. Il n'y a pas à broder là-dessus, à taire quoi, qu'est-ce que je pourrais taire ?

Considérez-vous qu'il existe des bons et des mauvais témoins ?

Non ! Je pense que tous les témoins sont bons mais que certains se sont peut-être laissés influencer par leur vie ou par des écrits qu'ils ont pu lire et qu'ils s'imaginent avoir vécus. Un jour, j'ai fait un témoignage à la Sorbonne pour plusieurs collèges. Une personne a éprouvé le besoin de lire un témoignage : « Oui, et cet orchestre de femmes qui jouaient pendant qu'on battait des hommes, qu'on battait à mort à côté... » On n'a jamais joué dans ces conditions, jamais. Qu'on ait joué ou pas, on battait à mort.

C'est la faute à personne, ce genre de témoignage déformé. Ou bien si, c'est la faute aux personnes qui ont beaucoup d'imagination, aux nombreux films et reportages dans lesquels on évoque le fait que l'orchestre ait joué pour accompagner les gens à la chambre à gaz. Ce qui n'a jamais eu lieu. Jamais. C'est une invention des cinéastes. Mais c'est tellement porteur que deux rescapées de cet orchestre, ont, à force de l'avoir entendu, raconté qu'on avait joué notre répertoire toute la nuit pour accompagner les gens à la chambre à gaz. J'ai violemment réagi à ces récits. Mais j'ai dit que si on nous l'avait demandé, on l'aurait fait, parce que c'était ça ou la chambre à gaz pour nous aussi.

Quoi qu'il en soit, je crois à l'efficacité des différents témoignages.

Qu'est-ce que vous entendez par efficacité ?

Je veux dire par là que chaque témoignage possède une couleur. Disons qu'un témoignage est rouge, l'autre vert, l'autre bleu. Il y a des choses, des évènements qui ont frappé certains

témoins plus que d'autres. Il y en a qui retiendront surtout la faim... moi aussi j'ai retenu la faim, c'est évident mais j'ai un tel souvenir de la soif que pour moi ça a été plus douloureux que la faim.

Est-ce que votre témoignage a évolué avec le temps ?

Mon témoignage a évolué, oui, et je vais vous dire en quoi.

Un jour, dans une classe de troisième, deux jeunes filles viennent après mon témoignage me trouver en me demandant : « Madame, comment vous faisiez les jours du mois où c'est un peu délicat. On n'a pas voulu vous poser la question parce qu'il y avait les garçons. » Je leur ai répondu : « Ecoutez, on n'avait pas de jours délicats parce que dès qu'on est rentré dans le camp, plus jamais une chose comme ça n'est arrivée... à moins d'exceptions comme les Polonaises qui recevaient des colis et qui étaient bien nourries. En tous cas, ça n'est revenu que lorsque nous sommes rentrées. » Une autre fois, une jeune fille, avec vraiment beaucoup de circonspection, m'a posé la question suivante : « Est-ce que vous avez été victime de violence sexuelle ? » Alors, j'ai dit : « Non. Non. A ma connaissance, jamais. Personne. Peut-être que quelques fois c'est arrivé. En tous cas moi, je n'ai pas eu connaissance d'un cas comme celui-là pour plusieurs raisons : primo, parce que c'était formellement interdit aux SS d'avoir un rapport quelconque avec ce sous-genre qu'étaient les Juifs et qu'ils étaient même passibles de la peine de mort le cas échéant ; deuxièmement... » et là je l'ai fait beaucoup sourire et même rire et c'est ça que je cherche à garder... « et deuxièmement, on n'était pas très sexy. » J'ai compris que ces deux jeunes filles avaient probablement d'autres copines avec la même idée en tête qui n'osaient pas poser la question. Alors, j'ai introduit ça dans mon témoignage avant même qu'on me pose la question. Je cherche toujours un moment de détente pour asséner ensuite quelque chose de dramatique. Je construis ça un peu de manière à ce que, du fait de la variété, l'attention reste présente.

Parfois, je me dis « Zut ! Je n'ai pas parlé de ça, j'ai oublié ça ! » mais je préfère ça, je ne veux pas avoir un pense-bête. Je fais donc, à chaque fois, des témoignages différents. Je vais vous dire une chose qui est très curieuse : en disant cela, je vois

tout ce que je raconte, je le vois défiler devant les yeux, je vois l'arrivée du train, je vois comment on est descendu, ce n'est peut-être pas exactement ça mais c'est comme ça que je l'ai enregistré, je vois tout, la marche que j'ai faite pour arriver au camp, je vois quand je parle de l'orchestre, je vois l'emplacement de l'orchestre, je vois la salle de musique, la salle de bouffe et de dortoir, je vois tout et c'est ça qui me conduit parce que le fait que je voie quelque chose me fait penser, pas toujours à la même chose mais à autre chose et j'embraye là-dessus, je me défends de faire une chose bien cadrée, je dis les mêmes choses fondamentales.

Il y a des témoignages où je me dis : « J'ai été bien aujourd'hui... j'ai dit tout ce qu'il fallait. » D'autres fois je me dis : « Non, c'était pas ça. » Ça peut venir de moi, ça peut venir aussi du climat de la classe. Je me rends responsable quand même de ça.

Témoignez-vous uniquement devant des adolescents ?

Non, il m'arrive de répondre aussi aux questions des historiens. Les historiens posent des questions, comment dire, plus pointues, moins humaines. Et puis, j'ai quand même une certaine réserve face aux historiens dont quelques uns tout au moins réfutent les témoignages, ne veulent même pas en parler. C'est le cas de Raoul Hilberg qui ne veut se baser que sur des documents, qui nie l'importance et l'efficacité des témoignages.

Est-ce que vous témoignez devant des écoles primaires ?

Non, je n'ai fait que deux témoignages dans des écoles primaires dont l'un pour l'école de ma petite-fille. Mais je fais surtout des collèges et des lycées, des troisièmes et des premières. parce que je ne veux pas tout dire justement, je suis bien obligée de m'auto-censurer parce que je ne parle pas de la chambre à gaz. Dans l'école de ma petite fille, il y a eu un incident qui a failli me mettre très mal à l'aise. Après mon intervention, il y a eu la récré. Je suis allée dans la salle des profs et j'ai attendu la fin de la récré pour dire au revoir aux enfants. Ils ont défilé devant moi. Et il y a un gamin qui me demande ce qu'il advenait aux mamans qui avaient sur leurs bras un enfant... un bébé. Et là, je suis restée bouche bée.

Heureusement à ce moment-là, il y a une maîtresse qui est venue me demander quelque chose. J'ai pris la tête du gamin entre les mains, je l'ai embrassé sur les deux joues et je me suis sauvée et je n'ai pas eu à lui répondre.

Mentir vous n'auriez pas pu non plus ?

Mentir ! À aucun prix. J'occulte mais je ne mens pas. Jamais. Jamais.

*Propos recueillis par
Damien Baldin et Lisa Vapné*

